

Joséphine de Saint Louis (Missouri)

Métisse. Freda Josephine McDonald naît le 3 juin 1906. C'était un dimanche. 11 heures du matin. Les premiers cris d'un bébé s'envolent d'une mesure du ghetto noir dans le ciel de Saint Louis, Missouri. La ville compte cette année-là près de 500 000 habitants, dont 35 000 Afro-Américains – même si, à l'époque, le terme n'existait pas encore.

Cette population était composée en majorité de descendants d'esclaves dans une ville qui a longtemps prôné la ségrégation raciale.

C'est ici, au bord du fleuve Mississippi, en avril 1846, qu'un esclave noir et son épouse qui ne savaient ni lire ni écrire se sont levés pacifiquement contre la Constitution qui

n'accordait aucun droit de citoyen aux hommes et femmes de couleur considérés comme des « objets » sur le plan légal.

Dred et Harriet Scott ont engagé un long combat judiciaire en demandant solennellement à la barre du tribunal de Saint Louis que la justice américaine considère qu'ils n'étaient pas la propriété d'un couple de riches blancs au même titre qu'un meuble ou une calèche. Car la réalité de l'époque était ainsi. Onze ans plus tard, les juges de la Cour suprême déboutent la demande du couple d'esclaves en affirmant qu'ils n'avaient pas le droit d'intenter une action en justice. L'argument est d'un cynisme absolu : un esclave ne peut pas demander une aide de la justice ! Cette décision judiciaire provoque l'indignation dans tout le pays et elle fait sans doute partie des éléments déclencheurs de la Guerre de Sécession entre le Sud et le Nord qui ont ensuite endeuillé l'Amérique, causant la mort de 620 000 personnes entre 1861 et 1865.

Durant ce terrible conflit qui reste, à ce jour, le plus meurtrier dans l'histoire des États-Unis, la ville de Saint Louis a pris position pour les nordistes qui luttaienent contre l'esclavagisme. Le sort de ses concitoyens noirs n'était pas enviable pour autant.

Un demi-siècle plus tard, quand Joséphine vient au monde, l'esclavage a été aboli mais la vie quotidienne de la population noire reste compliquée et incertaine. Ses parents n'échappent pas à cette triste réalité.

Deux ans avant la naissance de Joséphine, ils assistent à deux événements organisés simultanément dans leur ville. Il y a d'abord les Jeux olympiques conçus par un Français,

un certain baron du nom de Pierre de Coubertin, qui offre à Saint Louis la troisième édition de cette compétition sportive internationale. Il ne viendra d'ailleurs pas y assister. Dans le même temps, le centre-ville se transforme en grande mosaïque mondiale avec les différents pays qui installent leurs pavillons pour l'Exposition universelle, le deuxième événement de renommée mondiale qui se déroule lui aussi au bord du Mississippi.

Au milieu du mois d'août 1904, les deux événements se croisent à l'occasion de l'organisation d'un terrifiant week-end baptisé « Anthropology Day », expression à connotation scientifique qui en dit long sur les mentalités en ce début de siècle. Durant deux jours, des professeurs de médecine testent « les qualités athlétiques des races inférieures » pour reprendre une expression du programme officiel. De nombreux ouvriers travaillant sur les deux événements, dont des Indiens, des Philippins et des Pygmées, seront « enrôlés » de force pour subir ces tests physiques.

Le but de ces « grands professeurs émérites » est de prouver que leurs capacités sont moindres par rapport à celles des Blancs. Un membre du Comité international olympique tente sans succès de s'interposer et d'interdire cet événement en brandissant la charte olympique proscrivant toute discrimination, mais sans succès. Il faut rappeler que le président américain Theodore Roosevelt avait insisté pour que ces événements soient organisés à Saint Louis afin de donner à la ville un « nouveau souffle après des années de corruption politique et de tensions raciales ».

Malgré ce climat nauséabond qualifié par certains chroniqueurs de « Jeux olympiques de la honte », pour Carrie

McDonald et Eddie Carson, futurs parents de Joséphine, c'est tout de même l'occasion de croiser plus de monde que d'habitude et donc de récolter quelques dollars supplémentaires en chantant et en dansant dans les rues. Ils forment un duo qui se fait une petite réputation au fil du temps jusqu'à la naissance d'une petite fille dans leur maison de Papin Street. Cette longue rue est située à deux pas du Lafayette Park qui deviendra quelques années plus tard un des terrains de jeu favoris de la petite Joséphine.

Joséphine Baker a toujours entretenu un certain flou autour de ses véritables origines familiales, proposant à ses interlocuteurs qui l'interrogeaient à ce sujet des réponses souvent différentes suivant son humeur, comme pour entretenir un certain mystère. Ce sempiternel mystère dont aimaient se nimer les grandes stars du cinéma ou de la chanson à cette époque. Elle affirmait ainsi un jour qu'ils étaient tous les deux originaires de Martinique mais aucun document ne peut l'attester. Elle évoquait aussi un autre jour que son père était originaire d'Espagne. Elle mentionnait enfin des racines amérindiennes mélangées à celle d'esclaves venus du Sénégal.

Une chose est sûre : Joséphine n'aura de cesse, une fois adulte, de revendiquer son africanité en voyageant le plus souvent possible dans de nombreux pays où elle sera reçue à chaque fois par les plus hauts responsables politiques.

Personne ne sait qui de sa mère ou de son père donne à la petite fille le sobriquet de « Tumpie ». C'est une référence à une chanson traditionnelle, *Humpty Dumpty*, créée

à la fin du XVIII^e siècle qui raconte l'histoire d'un œuf avec de grands yeux surnommé Tumpie. C'est visiblement ainsi que la petite Joséphine est apparue aux yeux de ses parents lorsqu'elle était bébé. Ce surnom la suivra une grande partie de sa vie et il faut noter que c'est aussi le titre d'une comédie musicale interprétée près de 500 fois à Broadway peu avant sa naissance. Un surnom qui lui était prédestiné même si, durant cette toute petite enfance, elle ne sait pas encore qu'elle brûlera les planches quelques années plus tard, loin du Missouri, de l'autre côté d'un océan dont elle ne soupçonne même pas encore l'existence.

Son père, qui a rencontré une autre femme, décide de quitter le domicile conjugal du jour au lendemain. Il laisse seule sa femme qui doit s'occuper de sa fille Joséphine et de son petit frère Richard né un peu plus d'un an après elle.

Dans la petite maison vétuste, la vie est de plus en plus précaire alors, pour trouver une solution au manque d'argent qui se fait chaque jour plus pressant, Carrie, qui passe la plupart de ses journées à ne rien faire et à boire du whisky, décide d'envoyer sa petite fille Joséphine vivre quelque temps chez sa grand-mère maternelle à moins de deux kilomètres de là. Sa grand-mère héberge une autre femme d'origine indienne de la tribu Cherokee, « tante Elvara » qu'elle présente comme sa sœur même si elles n'ont pas du tout le même sang. Dans son livre autobiographique *Une vie de toutes les couleurs*, voici comment Joséphine la décrit : « Tante Elvara était l'ancêtre. Une vieille dame à profil d'aigle avec des petits yeux bridés aussi petits que des graines. Sa peau était cuivrée et ses cheveux noirs sans

un fil d'argent. Des nattes pendaient de chaque côté de sa tête. Tous les jours elle fumait le calumet de la paix et elle confectionnait des amulettes et des colliers. Elle rêvait des années heureuses oubliées depuis longtemps. »

C'est donc auprès d'elle et de sa grand-mère que Joséphine va remplir ses poumons d'un air de tolérance et d'humanisme qui va la guider durant toute sa vie. Elle découvre avec ces deux femmes les univers africains et indiens qui se mélangent joyeusement. Joséphine s'émerveille des légendes des tribus amérindiennes et des contes de fées occidentaux. Mais elle s'aperçoit aussi très vite qu'Elvara peut se mettre dans une rage folle, surtout après avoir un peu trop bu de whisky ou quand la petite fille commet une bêtise.

À 5 ans, Joséphine marche accidentellement sur un clou. Elle hurle de douleur en sautillant sur le parquet. Dans un premier temps, sa grand-mère et Elvara tentent de la soulager avec des onguents mais la blessure semble s'aggraver et le pied de Joséphine enfle et change carrément de couleur. Elle est conduite en urgence à l'hôpital où les médecins hésitent à lui couper la jambe avant finalement de changer d'idée et de lui administrer un traitement qui heureusement pour elle sera efficace.

Sa mère s'est remariée avec un autre homme mais les soucis financiers demeurent et s'aggravent. Cette fois, Joséphine, alors âgée de 8 ans, est envoyée dans la maison de M. et Mme Mason, de riches « Blancs » des beaux quartiers de Saint Louis pour faire le ménage. Les premières semaines se passent plutôt bien pour Joséphine qui dispose d'un lit confortable et douillet. La maîtresse de maison lui

offre aussi le couvert et une nourriture soignée. Le soir, Mme Mason, âgée de 45 ans et sans enfant, dispense à Joséphine des cours d'écriture et de lecture.

Elle la laisse aussi jouer dans la cave avec d'autres petites filles du voisinage. Comme elle lui prête des vieilles robes et des chaussures qu'elle ne porte plus, Joséphine les utilise pour imaginer ses premiers spectacles. Elle s'occupe de tout : de la création artistique jusqu'à la fabrication d'une scène. Elle a trouvé des rideaux qu'elle cloue au mur et posé des planches sur le sol. Tous les jours, les enfants viennent rire et s'amuser avec elle sous le regard bienveillant de Mme Mason.

Mais ce tableau idyllique se noircit au bout de quelque temps. Un changement radical dans l'attitude de Mme Mason à son égard a lieu juste après une discussion avec Joséphine à la suite d'un « spectacle » :

Mme Mason : « On dirait que tu adores jouer la comédie avec des petites filles Joséphine !

— Oh oui, madame, et votre mari aussi ! Il me l'a dit quand il est venu dans ma chambre.

— Tu veux dire qu'il vient te voir quand je ne suis pas là ? Et est ce qu'il te fait autre chose ?

— Non il dit simplement qu'il aime les petites filles, c'est tout, pourquoi ?

— Non non pour rien Tumpie, pour rien, monte te coucher il est tard. »

Joséphine raconte dans ses mémoires qu'elle n'a pas osé lui dire ce soir-là qu'il la prenait sur ses genoux en respirant très fort. Elle était effrayée à chacune de ses visites

et s'était promis d'appeler à l'aide s'il lui venait à l'idée de recommencer, comme cette nuit où il s'était glissé dans sa chambre avec une lampe dans la main avant de déguerpir en entendant les pas de sa femme dans l'escalier. Mme Mason devient de plus en plus dure dans sa façon de lui parler. Joséphine commence alors à vivre l'enfer, maltraitée par une femme qui lui fait subir des brimades après lui avoir pourtant si souvent dit qu'elle l'aimait.

Un jour, Joséphine oublie de sortir des assiettes d'un chaudron d'eau bouillante, la vaisselle est abîmée et quand « madame » s'en aperçoit, elle entre dans une rage folle : « Mademoiselle, avec votre paresse, vous avez encore fait une bêtise ! Pour vous punir, pour que vous fassiez attention, enlevez le chaudron du feu mais pas avec un torchon, avec votre main ! »

Joséphine se met à pleurer et à trembler. Mme Mason lui assène une gifle. Joséphine prend alors le chaudron et le sort du feu. La douleur est vive mais n'a rien à voir avec ce qu'elle va subir quelques secondes plus tard. Alors que Joséphine se met à genoux et implore Mme Mason, cette dernière lui ordonne de plonger ses deux mains dans le chaudron. Joséphine raconte la douleur immense qu'elle a alors ressentie : « Le savon bouillant qui était dans l'eau m'avait cuit les doigts. Je criais, je criais... *Maman ! Au secours !* » Après cette véritable scène de torture, Joséphine s'enfuit à toutes jambes et vient frapper à la porte d'une maison voisine pour demander de l'aide. Elle perd connaissance et quand elle se réveille, elle est allongée sur un lit d'hôpital, les mains bandées. Malgré son jeune âge, la petite fille ne garde pas de séquelles et se rétablit vite.

Peu après, Carrie, la mère de Joséphine, tente d'alerter la police sur cet acte inadmissible mais aucune poursuite n'est engagée à l'encontre de Mme Mason. Que valent les larmes d'une petite fille noire dans une ville où seuls les Blancs détiennent le pouvoir ?

Joséphine traverse un autre cauchemar trois ans plus tard. Elle a juste 11 ans quand elle assiste, impuissante et terrorisée, aux émeutes raciales qui ensanglantent Saint Louis durant le mois de juillet 1917. Tout est parti d'une plainte déposée quelques semaines auparavant par des ouvriers blancs qui estimaient que les Noirs « volaient » leurs postes de travail dans les usines et les manufactures de Saint Louis. La violence n'a cessé de s'accroître au fil des jours jusqu'à conduire à une folie meurtrière. Scènes de pillage, destruction de commerces tenus par des Noirs, la police semble fermer systématiquement les yeux devant toutes ces exactions racistes. Plusieurs immeubles sont incendiés dans le quartier de Walnut Street à trois kilomètres de la petite maison de la famille de Joséphine. Un quartier qu'elle connaît bien car elle y passe chaque fois qu'elle traverse le fleuve. Joséphine gardera enfouies en elle ces images terrifiantes de gravats et de maisons calcinées comme une cicatrice indélébile. Une centaine d'hommes et de femmes noirs trouvèrent la mort durant ces trois jours. Un bilan terrible qui reste aujourd'hui parmi les plus lourds de l'histoire des États-Unis.

Le calme revient dans les rues de Saint Louis et la vie normale reprend ses droits. La population noire reste sur

ses gardes mais le climat social s'apaise au fil des jours. Joséphine découvre les nouvelles musiques qui parviennent jusqu'à ses oreilles quand elle passe près des clubs de la ville et des musiciens de rue. Elles ont pour nom *blue's*, *jazz*, *ragtime*, *shake*, *shimmy*, *mess around* et surtout un nouveau rythme inventé quasiment l'année de ses 13 ans : le *charleston*. Pour Joséphine, adolescente énergique et survoltée, cette danse est faite pour elle. Elle peut bouger les bras, les jambes, la tête, faire des grimaces. Bref, c'est la liberté totale, avec une règle intangible toutefois : danser en rythme. Elle assimile tous les pas avec une facilité déconcertante et n'hésite pas à s'entraîner chaque jour en gardant le sourire. Cette danse a aussi une vertu inattendue : elle permet à Joséphine de se réchauffer du froid mordant durant les longs mois d'hiver qui sévissent à Saint Louis.

Très vite, la danse occupe tout son esprit. Elle rêve de gloire et de succès. Les gens viendraient l'acclamer dans les cabarets. Elle ferait l'objet de toutes les attentions. Mais en attendant, elle s'exerce avec ses frères et ses amis dans les rues de la ville où elle improvise sans cesse des chorégraphies en faisant le clown. C'est le temps des premières grimaces qui déclenchent les rires des spectateurs mais aussi des quêtes quotidiennes pour trouver de quoi manger, même dans les poubelles devant les maisons des quartiers chics de Saint Louis. C'est aussi le temps des petits boulots pour gagner quelques cents précieux. Joséphine emmène dans ses expéditions sa sœur Margaret et son frère Richard pour récupérer quelques morceaux de charbon subtilisés dans les wagons qui stationnent en gare de Saint Louis. L'hiver, elle

propose aux habitants de déneiger l'accès à leurs maisons contre quelques pièces.

Joséphine quitte l'école peu après et devient serveuse dans un bar. Elle vient de fêter ses 13 ans quand elle décide de se marier avec un jeune garçon à peine plus âgé qu'elle avec qui elle était en classe au collège. Il s'appelle Willie Wells.

Très vite, elle est confrontée à la violence quotidienne de son mari. Il lui fait des scènes de jalousie et n'hésite pas à lever la main sur elle. Après quelques semaines, excédée, elle lui signifie que tout est fini et qu'elle veut le quitter. Il essaie de la retenir en la menaçant, mais sa décision est prise et, pour se dégager de son étreinte, elle lui jette une bouteille au visage avant de claquer définitivement la porte de leur petit appartement.

À nouveau seule, elle croise sur son chemin un trio d'artistes baptisé The Jones Family Band avec qui elle apprend les rudiments du vaudeville. Pour elle, c'est le moyen idéal d'aller à la rencontre du public même s'il ne s'agit que de passants pressés qui se rendent à leur travail dans les rues de Saint Louis. Quelques jours plus tard, elle part en tournée avec le trio qui s'est associé à une autre troupe, les Dixies Steppers. Ils ont décroché des contrats pour se produire dans différentes villes des États-Unis. C'est son premier grand voyage. Elle parcourt avec eux plus de 1 500 kilomètres jusqu'à Philadelphie. C'est dans cette ville qu'elle rencontre celui qui devient son deuxième mari, le deuxième coup de foudre de sa jeune existence. Là encore, elle accepte

de l'épouser dans un temps record. C'est un musicien. Il s'appelle Willie Baker.

En 1921, Joséphine McDonald devient officiellement Joséphine Baker. Elle ne changera plus jamais de nom malgré son divorce prononcé en 1925. Elle découvre une nouvelle ville à 1 000 kilomètres de Saint Louis. Philadelphie comptait déjà à cette époque près de 2 millions d'habitants et une communauté afro-américaine forte de 150 000 personnes. Quelques mois avant l'arrivée de Joséphine, c'est ici, dans la capitale de la Pennsylvanie, qu'a été inauguré le tout premier théâtre construit par des Afro-Américains : le Dunbar (qui deviendra plus tard le Lincoln Theater). Joséphine, qui joue avec sa troupe sur la scène du Standard Theater situé deux rues plus loin, entend parler d'une audition pour une comédie musicale entièrement jouée par des Afro-Américains qui a pour titre *Shuffle Along*.

Destinée à être jouée à New York sur une scène de Broadway, elle a été créée par deux musiciens noirs de grand talent, le violoniste Noble Sissle et le pianiste Eubie Blake. Joséphine n'hésite pas une seconde et décide de passer l'audition. Le duo est assis dans la salle tout comme le producteur du spectacle. Pour elle, c'est sûr, ce jour d'avril 1921 va changer sa vie. Elle s'avance sur la scène et commence à danser et à chanter dans son style si particulier qu'elle a rodé au fil des représentations avec sa petite troupe. Dans la salle, les deux hommes sont impressionnés par l'énergie qu'elle dégage. Ils posent quelques questions pour mieux la connaître et terminent par cette simple interrogation en regardant la jeune fille qui reprend son souffle après sa performance : « Quel âge avez-vous, mademoiselle ? » lance

l'un d'eux. « 15 ans », répond-elle. Les deux hommes lui expliquent que malheureusement ils ne peuvent pas l'engager car la loi interdit d'embaucher un artiste de moins de 16 ans dans les théâtres. Joséphine sent les larmes monter à ses yeux. Elle comprend qu'elle n'aura pas le moindre rôle dans la comédie musicale.

Loin de se décourager, elle reprend de plus belle ses représentations avec sa troupe. Un critique d'un journal de Philadelphie remarque son « talent incroyable pour faire rire le public et sa présence étonnante sur la scène ». Quelques mois plus tard, la chance se présente à nouveau. La production de *Shuffle Along* cherche à engager des nouvelles choristes. Cette fois, les créateurs du spectacle ne sont pas présents. C'est le producteur qui supervise les auditions. Comme à son habitude, Joséphine donne tout ce qu'elle a dans les tripes. Après son audition, le producteur ne semble pas convaincu, essentiellement pour des critères physiques : il la trouve trop petite et trop maigre pour figurer dans une formation de choristes sur scène. Mais Joséphine s'accroche et réussit par ses paroles à le faire hésiter sur sa décision. « Quel âge avez-vous, mademoiselle ? » Joséphine, qui a retenu la leçon de sa précédente audition, lui répond du tac au tac : « 17 ans, monsieur. » Al Meyer réfléchit quelques secondes. Certes, il ne peut l'engager comme chanteuse mais devant la motivation de la jeune fille et son air décidé il lui propose un travail de costumière pour le spectacle. Le cœur battant, Joséphine accepte tout de suite et se retient sans doute de ne pas lui sauter au cou tant la joie la submerge.

Bien sûr, elle aurait préféré être sous les lumières de la scène mais après tout, costumière, c'est un premier pas.

Elle part donc en tournée avec toute la troupe de la comédie musicale. Chaque soir elle reste en coulisse, prête à intervenir pour les changements de costumes suivant les tableaux. Elle observe tout ce qui se passe presque seconde par seconde dans le spectacle qu'elle finit par connaître par cœur. Dans ses mémoires, elle raconte que certains soirs, les danseurs semblaient découragés. Elle se demandait ce qu'elle pouvait faire pour les aider à retrouver leur énergie : « J'allais jusqu'à souhaiter d'inventer une potion qui aurait pu les aider dans ces moments difficiles ! »

Mais quelques mois plus tard, la chance frappe une troisième fois à sa porte. Une des choristes, enceinte, ne se sent pas bien. Impossible pour elle de venir sur la scène. Joséphine se porte immédiatement volontaire pour la remplacer. Ce qui se passe ensuite tient de la magie, pour reprendre une expression du producteur qui se souviendra toute sa vie de ce moment. Dès que Joséphine apparaît, le public rit à gorge déployée. Spectateurs et spectatrices n'ont d'yeux que pour elle. Ils sont littéralement envoûtés par sa façon de bouger son corps dans tous les sens, de chanter, de danser, de faire des grimaces. Un tonnerre d'applaudissements salue sa prestation. La production du spectacle n'a d'autre choix que de lui proposer de rejoindre les choristes.

La petite costumière, trop maigre et trop petite, se transforme en véritable artiste. Certains membres de la troupe sont agacés et jaloux de ce succès immédiat mais Joséphine tient son rêve : elle est enfin sous la lumière. Désormais,